



Sociétés et jeunes en difficulté

Revue pluridisciplinaire de recherche

N°14 | Printemps 2014

L'engagement des jeunes en difficulté

Séverine Depoilly, *Filles et garçons au Lycée pro*,
Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014,
222 pages.

Arthur Vuattoux



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/sejed/7831>

ISSN : 1953-8375

Éditeur

École nationale de la protection judiciaire de la jeunesse

Référence électronique

Arthur Vuattoux, « Séverine Depoilly, *Filles et garçons au Lycée pro*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014, 222 pages. », *Sociétés et jeunes en difficulté* [En ligne], N°14 | Printemps 2014, mis en ligne le 14 janvier 2015, consulté le 05 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/sejed/7831>

Ce document a été généré automatiquement le 5 mai 2019.



Sociétés et jeunes en difficulté est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Séverine Depoilly, *Filles et garçons au Lycée pro*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014, 222 pages.

Arthur Vuattoux

- 1 L'ouvrage de Séverine Depoilly s'inscrit dans un renouveau de la sociologie de l'éducation, tant du point de vue de l'analyse critique des dominations scolaires¹, que du point de vue plus spécifique de l'analyse genrée des dynamiques scolaires². L'enquête ethnographique menée par l'auteure dans un Lycée professionnel de région parisienne a en effet le mérite de conjuguer une approche par la domination scolaire et une approche par le genre et ses effets sociaux.
- 2 Le « Lycée pro », entité scolaire d'une grande importance au sortir de la guerre, apparaissait avant les années 1970 comme une opportunité pour les adolescent e s des classes populaires, accompagnant les transformations technologiques du monde ouvrier et aboutissant, bien souvent, à un emploi permettant de se prémunir de la précarité. Mais un double mouvement de « dévalorisation de la condition ouvrière » et de « tertiarisation du marché du travail », associé à la massification scolaire, a transformé l'opportunité en « voie de relégation » (p. 58).
- 3 Ces éléments, qui renvoient aux transformations de la classe ouvrière, permettent de rendre compte de la place qu'occupe aujourd'hui le Lycée professionnel : ne donnant plus lieu à une insertion professionnelle satisfaisante, et souvent présenté comme un pis-aller pour des élèves scolairement marginalisés (du fait de l'accession d'une écrasante majorité des collégiens aux filières générales), le Lycée professionnel est devenu l'emblème d'un « ordre scolaire dominé » (p. 55).
- 4 Enquêter dans ce cadre scolaire spécifique permet de répondre à différents types de question. Il s'agit de rendre compte des recompositions sociales qui viennent d'être évoquées, mais il s'agit aussi de comprendre, au plus près des situations scolaires, les manières dont les adolescent e s vivent leur scolarité. Or, il ne fait pas de doute que ces

manières de vivre la scolarité n'échappent pas aux dynamiques de genre observées dans d'autres secteurs de la société, et qu'adopter une perspective analysant conjointement les rapports de genre et les rapports de classe se révèle hautement pertinent, tant du point de vue de la sociologie de l'éducation que des études de genre.

Investiguer la salle de classe et ses abords

- 5 Le dispositif méthodologique mis en œuvre par Séverine Depoilly est basé sur une approche ethnographique, à partir d'un terrain scolaire en région parisienne (proche banlieue de Paris). Tout en le maintenant anonyme, elle précise qu'il s'agit d'un Lycée de grande taille, dont le secteur de recrutement couvre les grands ensembles situés à proximité, secteur caractérisé par le chômage de masse.
- 6 Cette recherche comprend un nombre important d'observations in situ, non-participantes, tant dans les salles de classe (cours généraux – histoire, français, etc., et dans une moindre mesure cours techniques) qu'en dehors de la classe (couloirs, cours de récréation, etc.). À ces observations s'ajoutent des entretiens, essentiellement réalisés avec des professionnels, ainsi que la consultation de dossiers d'élèves et de « rapports d'incidents » sur une période longue. Il s'agit donc d'un dispositif complet, permettant de capter tant la richesse des interactions que les trajectoires scolaires des élèves observés. L'analyse des dynamiques de travail (entre les professeurs) et des dynamiques scolaires (mise au travail des élèves, rapports différentiels des élèves aux différents professionnels) est centrale.
- 7 Dans un passage réflexif, Séverine Depoilly explique comment sa propre trajectoire de professeure en Lycée professionnel a influé sur la théorisation et la définition du problème. Elle explique notamment que son expérience l'a poussée à interroger à nouveaux frais la question canonique de la reproduction des inégalités sociales dans l'école en défaveur des filles, pour mettre davantage l'accent sur les difficultés des garçons. Ce déplacement du regard, que l'on évoquera plus loin, s'inscrit dans un mouvement plus général de complexification des études de genre appliquées à l'école : alors que l'accent a longtemps été mis sur les effets genrés structurels de la reproduction scolaire (les filles s'orientant davantage vers les filières les moins prestigieuses et, malgré une certaine adaptation aux normes scolaires, n'en tirant pas autant de bénéfices que les garçons), il s'agit maintenant de penser la situation spécifique des garçons de classe populaire, dont le manque d'application à l'école ne se traduit généralement pas par un bénéfice à plus long terme dans le monde professionnel (et pour qui l'issue de l'école est bien souvent le chômage et la précarité).
- 8 Pour ce faire, l'auteure montre la nécessité d'articuler les dimensions scolaires et non-scolaires des socialisations juvéniles. Comment penser la socialisation des filles et des garçons à l'école, tant sous l'angle de dispositions scolaires qu'à travers les rapports de genre et la socialisation « non-scolaire » ? Pour parvenir à ses fins, l'auteure propose une ethnographie fine de l'institution scolaire qui, par son attention aux socialisations différentielles selon le genre, permet de dépasser les limites de la seule institution scolaire. Ainsi, une ethnographie de la salle de classe permet à l'auteure de penser les rapports de genre et leur articulation aux logiques « scolaires » tout autant que « non-scolaires ». D'autres espaces font d'ailleurs l'objet d'une étude approfondie dans l'ouvrage les espaces interstitiels de la vie scolaire (couloirs, bureau du CPE, etc.) qui seront notamment évoqués à propos des transgressions.

Le genre, la classe, la salle de classe

- 9 Curieusement, la salle de classe n'a pas fait l'objet d'autant d'investigations sociologiques que d'autres espaces pourtant a priori moins accessibles au regard extérieur (encore que cela reste à questionner), tels que la prison, l'hôpital ou les tribunaux. C'est à cette expérience d'un terrain finalement peu exploré que nous invite l'auteure, en rendant compte de plusieurs centaines d'heures d'observation dans les salles de classe d'un Lycée professionnel.
- 10 Ce qui distingue prioritairement les filles et les garçons à l'école, ce sont, si l'on suit l'auteure, certaines « manières d'être ensemble » (p. 117) opposant assez nettement le groupe des garçons à celui des filles. Elle regroupe sous l'idée de « réseau de communication » des manières d'interagir au sein du groupe de pair et entre groupe de pair et professeur e s, en distinguant deux « réseaux de communication », l'un masculin et l'autre féminin. Celui des filles s'apparenterait, selon l'auteure, à un « réseau de communication parallèle » (p. 128 et al.), au sens où la manière dont les adolescentes communiquent durant le cours ne vient pas interférer frontalement avec l'enseignement. Par opposition, celui des garçons serait « concurrentiel », propre à perturber directement l'enseignement (p. 125 et al.).
- 11 On pourrait réduire cette opposition à une autre typologie classique en sociologie de l'éducation, opposant des filles « dociles » à des garçons « perturbateurs » (p. 156). Or, ce que montre Séverine Depoilly, c'est que la manière qu'ont les filles de participer à la vie de la classe, si elle est plus « discrète », n'en est pas moins possiblement transgressive. Concernant les garçons, il serait inversement réducteur de percevoir leurs attitudes en classe sous l'unique angle de la perturbation et du rejet de l'institution scolaire. Certes, la socialisation juvénile des garçons est davantage centrée sur des attitudes violentes, et semble exprimer un rejet de l'institution, mais elle est aussi emprunte d'une forme de confrontation que l'auteure associe à un mode d'attachement à l'école (p. 134) : en transgressant, les garçons montrent leur intérêt pour les jugements et valeurs véhiculés par les adultes et l'institution qu'ils représentent.
- 12 L'auteure décrit, à propos des filles, des « logiques de sociabilité féminines fondées sur des relations plus électives, plus intimes, possiblement organisées autour d'activités illicites mais qui respectent les règles minimales de discrétion (...) » (p. 157), ce à quoi elle oppose « la sociabilité groupale et publique qui fonde les groupes de pairs masculins », laquelle « rend les relations de rivalité, d'adversité et de compétition particulièrement puissantes » (ibid.).
- 13 Ainsi, il apparaît que la socialisation différentielle selon le sexe explique de manière satisfaisante les différences observées en classe, en documentant les dispositions genrées à l'œuvre dans ces situations. L'auteure esquisse également une autre explication, en évoquant la manière dont un certain niveau de tolérance s'applique aux désordres causés par les filles, quand ceux des garçons font l'objet d'une mobilisation accrue de l'équipe enseignante. Cependant, il est difficile, à partir du matériau étudié, de faire la part des choses entre ce qui relève de la seule socialisation et ce qui relève des effets d'un regard institutionnel différenciant les comportements des filles et ceux des garçons³.

Les transgressions au prisme des dynamiques scolaires sexuées

- 14 Dans un chapitre consacré aux « transgressions de l'ordre scolaire », l'auteure rappelle les transformations récentes quant aux conditions sociales de ces transgressions. Alors que les jeunes des classes ouvrières d'avant les années 1970 pouvaient opposer à la culture scolaire une culture ouvrière bien constituée, menant à d'autres formes de carrières symboliquement valorisantes, les jeunes d'aujourd'hui seraient dépourvus de modèles alternatifs, en mesure de contrebalancer leur rejet de l'institution scolaire. Cette situation, loin d'éloigner encore un peu plus ces jeunes de l'école, est révélatrice d'une nouvelle relation des jeunes à l'institution scolaire : les espoirs qu'ils y fondent, même s'ils sont souvent déçus, n'en sont pas moins grands. Comme l'écrit S. Depoilly, les jeunes qu'elle observe « sont loin d'être indifférents aux verdicts scolaires que l'école produit, verdicts qui font courir, aujourd'hui bien plus qu'autrefois, des risques importants de disqualification » (p. 174).
- 15 Il convient de se demander si le rapport aux « verdicts scolaires » dépend ou non de l'appartenance à l'un ou l'autre sexe. Or, l'analyse des « rapports d'incidents » écrits par les professeurs afin de signaler la survenue de ces événements quotidiens montre un biais de genre évident, même s'il convient de ne pas confondre incident signalé et réalité des comportements susceptibles d'être signalés. En restant au niveau des incidents signalés, il apparaît clairement que les garçons font davantage l'objet de plaintes de la part de leurs professeurs : « Ainsi, sans opérer aucune distinction concernant la nature des actes de transgression commis, il apparaît que 29 % des filles contre 67 % des garçons ont fait l'objet d'au moins un rapport d'incident sur l'année 2006-2007 » (p. 167).
- 16 L'analyse qualitative montre que les incidents signalés ne sont pas tout à fait de même nature, mentionnant « l'insolence » des filles et les insultes ou menaces proférées par les garçons. On pourrait penser qu'il s'agit de différences liées à une conformation aux attentes de genre, et à des « rôles de sexe » opposant l'insolence des filles à la violence des garçons, mais l'auteure préfère penser les transgressions comme l'émanation de « dynamiques » scolaires sexuées (p. 172). Le rapport à l'école, les perspectives offertes aux filles et aux garçons dans la société, ou encore la communauté de valeurs identificatoires des groupes de pair masculin et féminin déterminent, dans les interactions, des manières de transgresser spécifiques.
- 17 L'exemple du rapport à l'espace que ces jeunes manifestent est intéressant. L'auteure observe que les garçons, lorsqu'ils se présentent au bureau du Conseiller principal d'éducation (CPE), font preuve d'une désinvolture les amenant à occuper tout l'espace du bureau, ou à ne pas respecter des règles de politesse consistant à frapper à la porte ou à adapter l'intensité de sa voix à la situation. Par opposition, les filles opèrent davantage de césure entre leur manière d'être entre pairs et leur manière de s'adresser aux adultes. Cela ne signifie pas que les garçons seraient fondamentalement plus « opposés » à l'institution scolaire, mais plutôt qu'ils n'ont pas acquis, au cours de leur socialisation, le même niveau d'habileté que les filles quant à l'interaction avec les adultes.

Enjeux épistémologiques

- 18 La lecture de l'ouvrage de Séverine Depoilly, par ailleurs tiré d'une thèse récemment soutenue, est d'autant plus stimulante que sa réflexion se confronte aux enjeux épistémologiques des études de genre, fondamentaux pour la réalisation d'enquêtes pertinentes dans ce domaine et trop souvent éludés. Son approche se démarque par exemple d'une sociologie des « rôles de sexe », cherchant à dégager une typification des rôles féminins et masculins face à l'institution scolaire, et menant souvent à des oppositions peu heuristiques. Ainsi en va-t-il, selon l'auteure, de l'opposition classique entre « âgon » des garçons (tendance au conflit, à la confrontation) et « adaptation » des filles⁴. En cherchant plutôt à penser les dynamiques de genre, l'auteure permet de mettre au jour la complexité des rapports de genre à l'école, qu'on ne saurait réduire à des oppositions figées : il s'agit de « considérer les comportements et attitudes "genrées" relevés au sein des espaces scolaires non pas comme des attributs des personnes mais comme des modalités des relations sociales : la distinction entre les sexes n'est pas pensée comme inscrite dans les individus, elle est le résultat d'une co-expérience, d'une co-construction » (p. 21-22).
- 19 C'est ce positionnement épistémologique qui permet à l'auteure de se démarquer d'une réflexion (en soi très intéressante et pertinente) sur les inégalités structurelles entre filles et garçons dont les filles sont les premières victimes, à une réflexion sur les spécificités des dynamiques scolaires et à leur aspect genré dans un univers scolaire dominé. Au Lycée professionnel, il apparaît en effet que les garçons ne bénéficient pas des inégalités structurelles, comme cela est d'habitude le cas pour les garçons. En effet, victimes socialement localisées de rapports de classe défavorables, les garçons des classes populaires ne peuvent être associés à l'hégémonie masculine dans son ensemble. La réalité qu'ils vivent au quotidien, et que la recherche de Séverine Depoilly documente largement, invite à complexifier l'approche en montrant comment des rapports de classe défavorables peuvent, dans le cas du Lycée professionnel, aboutir à un échec scolaire et professionnel généralisé du côté des garçons.
- 20 Bien qu'elle ne les cite pas, cette recherche rejoint sur de nombreux points les analyses des Men's studies, développées à partir des années 1980 en contrepoint des Women's studies afin de mieux comprendre la construction des masculinités dans divers contextes sociaux⁵. Ces recherches ont montré que si les inégalités bénéficiaient bien toujours aux hommes d'un point de vue structurel, on ne devait pas en tirer la conséquence d'une répartition homogène des bénéfices liés à l'hégémonie masculine. Certains hommes sont exclus des avantages sociaux habituellement réservés à leur genre et peuvent même, dans certaines situations très localisées, se trouver désavantagés par rapport aux femmes.
- 21 C'est bien ce à quoi l'on semble assister au Lycée professionnel, où l'échec scolaire et professionnel des garçons, relativement invisible, contraste avec capacités d'adaptation des filles et, partant, leur plus grande facilité à s'insérer professionnellement à l'issue de leurs études. L'enquête ethnographique présentée ici montre l'importance qu'il y a à questionner la place mutuelle des filles et des garçons dans l'institution scolaire. Elle permet par ailleurs d'inscrire ce questionnement dans le cadre plus général des rapports de classe et, pourrait-on ajouter (et même si l'auteure ne s'y aventure pas), dans le cadre des rapports ethno-raciaux, dont l'analyse pourrait se révéler également très heuristique.

NOTES

1. Du côté de l'enseignement professionnel, on lira avec intérêt les travaux d'Ugo Palheta (Ugo Palheta, *La domination scolaire. Sociologie de l'enseignement professionnel et de son public*, Paris, PUF, 2012), et de l'autre côté du spectre scolaire, ceux de Muriel Darmon sur les classes préparatoires (Muriel Darmon, *Classes préparatoires. La fabrique d'une jeunesse dominante*, Paris, Éditions La Découverte, 2013).
2. Cf. notamment Sylvie Ayrat, *La fabrique des garçons. Sanctions et genre au collège*, Paris, PUF-Le Monde, 2011 ou encore Zoé Rollin, « Genre et sexualité dans le rapport pédagogique : ethnographie d'un lycée "de banlieue" », *Genre, sexualité & société*, n°7, 2012, URL : <http://gss.revues.org/2350>
3. Ces dimensions apparaissent plus nettement dans le travail de Sylvie Ayrat qui, dans *La fabrique des garçons*, montre bien la manière dont la définition des sanctions par l'institution scolaire entraîne une sur-pénalisation des garçons, et rend d'autant plus invisibles les déviances féminines.
4. Christian Baudelot, Roger Establet, *Allez les filles !*, Paris, Éditions du Seuil, 1992.
5. On lira notamment les premiers travaux de Raewyn Connell, figure importante des Men's studies, mais aussi ceux d'Elaine Unterhalter. cf. notamment Raewyn Connell, « Teaching the Boys, New Research on Masculinity, and Gender Strategies for Schools », *Teachers College Record*, 1996